N° 4 ET 5. AVRIL—MAI 1913

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN IN KRAKAU

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.



CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1913

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR
S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE:
S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE-PROTECTEUR: *Vacat.*

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:
- *a*) Classe de Philologie,
- *b*) Classe d'Histoire et de Philosophie,
- *c*) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie

Prix pour un an (dix numéros) — 6 K.
Adresser les demandes à la Librairie: Spółka Wydawnicza Polska, Cracovie (Autriche), Rynek Główny.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. Boleslas Ulanowski.

Nakładem Akademii Umiejętności.
Kraków, 1913. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 4 et 5. **Avril — Mai.** **1913.**

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DU 3 MAI 1913.

S. Exc. M. le comte Stanislas Tarnowski, président de l'Académie, ouvre la séance au nom de Son Altesse Impériale et Royale l'Archiduc, auguste protecteur de l'Académie.

M. Boleslas Ulanowski, Secrétaire Général, ne pouvant assister à la séance, M. Casimir Morawski donne lecture du compte rendu des travaux de l'Académie au cours de l'année écoulée, et annonce qu'à la Séance administrative du 2 mai a été élu membre correspondant de la Classe des Sciences mathématiques et naturelles:

M. Adolphe Beck, professeur de physiologie à l'université de Léopol.

A la même Séance a encore été élu dans la même Classe un membre correspondant étranger, dont le nom sera livré au public lorsque Sa Majesté l'Empereur et Roi aura bien voulu accorder sa sanction à cette nomination.

M. Oswald Balzer donne lecture de son mémoire: *Unia Horodelska* (L'Union de Horodlo).

Le Président, Son Exc. M. le comte Stanislas Tarnowski, proclame les noms des lauréats de cette année:

Le prix Probus Barczewski (2160 couronnes), destiné à récompenser le meilleur ouvrage historique, est décerné à M. Jules Kleiner de Léopol, pour son ouvrage en deux volumes: *Zygmunt Krasiński — Dzieje Myśli* (Sigismond Krasiński — Histoire de sa pensée).

Le même prix de 2160 couronnes pour la peinture est attribué à M. Adalbert Weiss à Cracovie pour son tableau: *Fruits*.

Le prix Vladimir Spasowicz (2000 couronnes) est accordé à M. Casimir Morawski de Cracovie pour son ouvrage: *Historya literatury rzymskiej za czasów Rzeczypospolitej* (Histoire de la littérature romaine à l'époque de la République), trois volumes. Un autre prix du même fonds de 1000 couronnes est decerné à M. Ladislas Biegański de Częstochowa pour son livre: *Teorya logiki* (Théorie de la logique).

Les prix du fonds des princes Lubomirski Georges Romain de Rozwadów, et Adam de Miżyniec, de 3000 couronnes chacun, sont décernés 1) à M. Napoléon Cybulski de Cracovie pour ses mémoires: *Prądy elektryczne w mięśniach nieuszkodzonych i uszkodzonych oraz ich źródło* et *Prądy elektryczne w mięśniach czynnych, ich charakter i źródło* (Les courants électriques dans les muscles intacts et détériorés et leur source, Les courants électriques dans les muscles actifs, leur caractère et leur source); 2) à M. Charles Olszewski de Cracovie pour son travail: *Skraplanie wodoru przy uchyleniu strat zimna* (La liquéfaction de l'hydrogène avec suppression de pertes frigorifiques).

Le prix Linde (675 roubles en coupons représentant nominalement cette valeur, après déduction de 5% d'impôt) est accordé à M. Joseph Rostafiński de Cracovie pour son Mémoire: *Polskie nazwy roślin, ich części, zbiorowisk oraz bezpośrednich wytworów* (La nomenclature polonaise des plantes, de leurs parties, de leurs groupements et de leurs produits immédiats).

Le prix Julien Ursyn Niemcewicz (1200 couronnes) est décerné à M. Louis Kolankowski pour son travail: *Zygmunt August, Wielki Książę Litwy do roku 1584* (Sigismond-Auguste, grand-duc de Lithuanie, jusqu'en 1548).

Le prix Adam Szajkiewicz (1200 roubles) est attribué par moitié, c'est-à-dire en deux récompenses de 600 roubles chacune,

1) à feu Auguste Witkowski pour le troisième volume de son livre: *Zasady fizyki* (Principes de Physique), 2) à M. Stanislas Zaremba de Cracovie pour son ouvrage: *Arytmetyka teoretyczna* (Arithmétique théorique).

Le prix Constantin Simon (900 couronnes), destiné à un ouvrage en polonais sur les sciences physiques et mathématiques, est attribué à M. Wacław Sierpiński de Léopol pour son ouvrage: *Zarys teoryi mnogości* (Exposé de la Théorie des Ensembles).

La veille de la séance publique, c'est-à-dire le 2 mai, a eu lieu la séance plénière annuelle administrative de l'Académie des Sciences.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 14 AVRIL 1913.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. St. Tomkowicz présente le travail de M. Zdzisław Jachimecki: *„La tablature d'orgues de l'année 1548 provenant de la bibliothèque du Couvent du St. Esprit à Cracovie"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Mieczysław Smolarski: *„L'influence de Voltaire en Pologne"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 14 janvier 1913 [1]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 février 1813 [2]).

[1]) Voir Résumés p. 23.
[2]) Voir Résumés p. 32.

SÉANCE DU 26 MAI 1913

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. TADEUSZ GRABOWSKI présente son travail: „*La critique littéraire en Pologne à l'époque du pseudoclassicisme*".

Le Secrétaire présente le travail de M. MAURYCY MANN: „*L'imagination dans les oeuvres de Jean-Jacques Rousseau*".

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 21 AVRIL 1913.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. FRANCISZEK BUJAK: „*Maszkienice, commune rurale de district Brzesko en Galicie. Son évolution entre 1900 et 1911*".

Le Secrétaire présente le travail de M. WITOLD KAMIENIECKI: „*Les formes primitives de la proprieté foncière et de la colonisation en Lithuanie*".

SÉANCE DU 19 MAI 1913.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. ANTONI PERETIATKOWICZ: „*La philosophie du droit de Jean Jacques-Rousseau*" [1]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de la philosophie en Pologne du 20 mai 1913.

[3]) Voir Résumés p. 33.



Résumés

7. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 14 stycznia 1913.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 14 janvier 1913).***

M. Jean Bołoz Antoniewicz, en une longue conférence, illustrée d'intéressantes projections lumineuses, expose les résultats de ses recherches sur „Les sculptures de la chapelle des Sigismond au Wawel“.

Il fait d'abord ressortir l'importance de l'art italien en Hongrie, surtout dans les dernières décades du XV-ème siècle, art qui constitue pour ainsi dire le chaînon rattachant la Pologne à la culture italienne. Il détermine les rapports de Matthias Corvin avec l'art italien et parle des riches collections de ce prince, collections qui n'ont été conservées qu'en partie et dont on peut admirer les débris au Trésor de la basilique de Gran. Qui sait si cette Madone, commandée par Corvin à Léonard de Vinci en 1485, et dont parle Vasari, n'est pas la Vierge-aux-rochers du Louvre, dont l'exemplaire conservé à Londres n'est qu'une réplique de la fin du XV-e siècle, à laquelle la main du maître n'a touché que çà et là, et qui constituait le panneau central d'un tableau d'autel dont les ailes furent peintes par de Predis. Il parle ensuite de l'autel du cardinal Thomas Bakacs, qui se trouve à Gran, dans la chapelle de S. Adalbert, à la basilique située auprès du château. Les sources nous assurent que, par ordre du roi Sigismond I, on copia les grilles de cette chapelle pour la chapelle tombale de ce souverain à Cracovie.

Il passe ensuite à la chapelle des Sigismond et en spécifie le caractère. Malgré l'harmonie des formes techtoniques et organiques, résultant de l'unité de la conception et de l'ensemble, on peut distinguer dans les parties une certaine hétérogénéité de dia-

lecte artistique. L'architecture, oeuvre de Berecci, est éminemment florentine, non sans quelque mélange romain. L'ornementation, ainsi que l'a démontré feu Maryan Sokołowski, et plus tard M. Kopera, est siennoise: elle est due à Cinni. Par contre la sculpture des figures, sans en excepter les deux bas-reliefs au-dessus de l'entrée, est incontestablement padouane, sauf toutefois les deux statues de S. Floryan et de S. Wacław. La disposition des sculptures, et en particulier des médaillons, atteste que l'autel de la chapelle était, à l'origine, placé en face de l'entrée, là où se trouvent actuellement les stalles de marbre. Cette disposition était conforme aux conceptions italiennes d'après lesquelles les chapelles possèdent une existence propre, et lorsqu'elles sont placées dans les bas-côtés d'une église, ont leur axe principal, perpendiculaire à l'axe de cette église.

C'est spécialement des figures sculptées que veut s'occuper le rapporteur. Il y en a 15 dans la chapelle: 12 de ces figures représentent des prophètes, les évangélistes, des saints; les trois autres sont les statues-portraits des sarcophages des deux Sigismond, et le bas-relief reproduit les traits d'Anne Jagellon. Ces deux dernières images de Sigismond-Auguste et d'Anne ne présentent pas de grand intérêt artistique et ont d'ailleurs été l'objet de nombreux travaux.

Les douze figures de saints sont placées par quatre aux angles de chacune des trois parois pleines de la chapelle: à l'occident, les statues des S. S. Wacław et Floryan et, au-dessus de celles-ci, les médaillons de S. Marc et de S. Mathieu; au sud, S. Sigismond et S. Jean-Baptiste et, au-dessus, les médaillons de Salomon et de David, à l'est, S. Paul (?) et S. Pierre et, au-dessus, les médaillons de S. Luc et de S. Jean. Ces sculptures datent sans aucun doute de 1525—1528, puisque dans les comptes de Boner, à la date de 1525, figurent des sommes considérables „pour faire venir de la Hongrie des marbres destinés à douze statues et à l'image du roi sur son sarcophage". Ces sculptures, y compris l'image du souverain, soit en tout 13 pièces, sont attribuées par M. Antoniewicz à trois artistes différents et peuvent être classées de la manière suivante.

Les images de S. Waclaw et de S. Floryan sortent d'une main inhabile et semblent même indignes de l'ensemble magnifique de la chapelle. C'est peut-être la même main qui cisela la statue allégorique de femme que l'on voit à droite du grand tombeau des Tarnowski à la cathédrale de Tarnów.

Le second groupe est bien plus intéressant — au point de vue historique plutôt que purement esthétique. Il comprend les statues de S. Pierre et de S. Jean Baptiste, ainsi que les médaillons des quatres évangélistes. Ces six ouvrages décèlent une évidente parenté entre eux, une manière identique, et sont certainement dus à un même artiste. Le rapporteur n'hésite pas à les attribuer à un des élèves ou des collaborateurs de Minello.

Giovanni d'Antonio Minello de Bardi (père d'Antonio, sculpteur lui aussi), naquit vers 1460, et mourut à Padoue en 1527. Dès 1485 (en compagnie de Bellano), il exécute l'ornementation du grand choeur de la basilique de S. Antoine à Padoue, et, à partir de 1500, il dirige les travaux de la fameuse chapelle „del Santo"; il abandonne ces fonctions en 1519. Le rapporteur soumet à la Commission les reproductions des principaux ouvrages de cet artiste, et fait remarquer la frappante analogie qu'ils présentent avec le groupe de sculptures de la chapelle des Sigismond; dans celles-ci comme dans ceux-là ce sont les mêmes bouches ouvertes, à lèvres minces, les mêmes moustaches relevées, les mêmes fronts à rides profondes et parallèles, la même expression de méditation et de souci sur les visages, la même attitude indécise sur des jambes qui semblent endolories, la même inconséquence tout à fait exceptionnelle dans le faire des vêtements qu'on dirait ici mouillés et collants aux rondeurs du corps, tandis que là tout à côté ils semblent tirés et se cassent en plis anguleux; enfin la même manière extraordinaire de traiter les mains, fléchies à l'articulation. Toutes ces particularités ont été justement remarquées par Fabriczy dans son travail sur Jean et Antonio Minello, non moins que par Moschetti dans le Dictionnaire de Thieme. Si l'on compare les ouvrages caractéristiques de Jean Minello — par exemple le S. Jean Baptiste des Musées de l'État à Munich (reproduit pour la première fois), le Christ et S. Monique du Museo civico de Padoue, avec le S. Jean ou le S. Pierre de la chapelle des Sigismond, les rapports étroits entre ces diverses oeuvres d'art sautent aux yeux et il est évident qu'entre leurs auteurs existent des attaches étroites. Donc, affirme M. Antoniewicz, la main à qui l'on doit le second groupe de sculptures de notre chapelle, non seulement avait travaillé sous les yeux de Jean Minello, chef des travaux (proto) de la chapelle del Santo, et simultanément le plus brillant représentant de la sculpture padouane aux environs de l'an 1500, mais on peut hardiment avancer que cet artiste lui-

même prit part à l'exécution de plusieurs de ces ouvrages qui sortirent de son atelier et lui sont attribuées. Ce maître, ayant pour ainsi dire acquis le monopole de la plastique religieuse à Padoue, était encombré de commandes. D'autre part, chargé de la lourde responsabilité des travaux techniques et artistiques à la célèbre chapelle du grand patron de Padoue, ayant encore à s'occuper d'autres „fabbriche", on peut se demander s'il lui fut possible d'exécuter personnellement toutes ces sculptures. Dans les nombreuses et partiellement excellentes créations qui portent son nom et accusent incontestablement sa manière caractéristique, soit à Padoue (Eremitani, Basilica, Museo civico), soit à Bassano ou dans les environs, on remarque de légers mais d'incontestables écarts de son canon, lesquels indiquent que trois ou quatre mains différentes — au moins — y ont travaillé, soit d'après ses ébauches, soit d'après ses instructions. Par là seulement s'expliquent les inégalités que l'on découvre dans la facture des détails, inégalités qui apparaissent d'une manière frappante dans les ouvrages contemporains de Minello, ou bien dans chacune des parties d'un même ouvrage. Comme beaucoup d'autres artistes italiens, Minello, prétend le rapporteur, se bornait à modeler ou ébaucher les parties principales de la composition, et laissait aux collaborateurs qu'il avait à gages le soin de mettre la dernière main aux draperies et aux détails de moindre importance.

La terre cuite de la collection Barker à Boston, reproduite dans le travail de Fabriczy, est typique à cet égard. C'est sans aucun doute le directeur des travaux de la chapelle de Padoue, qui exécuta lui-même la tête au délicat profil, tandis que tout le reste est du ciseau de cet élève à qui nous devons les médaillons des évangélistes et les deux statues de la chapelle des Sigismond. Si l'on place l'une à côté de l'autre la reproduction du S. François de la collection Barker et celle de l'évangéliste S. Luc de la chapelle de Cracovie, on ne peut hésiter à reconnaître que les deux ouvrages sortent de la même main. On y remarque en effet une certaine particularité commune, se répétant avec une scrupuleuse minutie; ce sont les plis des vêtements, surtout des manches; ces plis sont disposés en bandes tranversales plates, les unes sur les autres, comme imbriquées, ou à la façon des toitures de bardeaux. Mais nous retrouvons cette même analogie, à un degré plus ou moins prononcé dans quantité de sculptures padouanes qui, comme les six sculptures de la chapelle des Sigismond, sont dues à des artistes ayant

travaillé sous les ordres de Minello, entre 1510 et 1527. Citons en premier lieu les bustes de marbre qui ornent la paroi extérieure de la façade à la chapelle del Santo, donnant sur la nef gauche de la basilique; en outre les nombreux bustes en stuc que l'on voit à l'intérieur de la chapelle ou dans les lunettes et qui pour la première fois ont été photographiés. Dans le S. Jean, dernièrement acheté par l'administration des Musées royaux de Munich, le rapporteur reconnaît encore la main de Minello; il a, de plus, tous les caractères des productions de son atelier, et il suppose que la terre-cuite qui jusqu'ici n'avait jamais été reproduite, faisait partie d'une série de vingt statues exécutées par Minello pour le grand choeur de la basilique de Padoue. Il n'en est pas resté de trace dans ce sanctuaire. On en conserve trois au Musée de Padoue.

Nous connaissons parfaitement le troisième auteur des figures sculptées de la chapelle des Sigismond: c'est Jean-Marie Mosca, dit il Padovano. Le rapporteur lui attribue les ouvrages suivants de notre chapelle: 1) la statue du sarcophage du roi Sigismond-le-Vieux, ainsi que l'ornementation dont elle est entourée; 2) la statue de S. Sigismond; 3) celle de S. Paul; 4) et 5) le médaillon de David, celui de Salomon dont les traits rappellent ceux de Sigismond-le-Vieux. (Ajoutons encore la statue allégorique que l'on voit à gauche du tombeau de la famille Tarnowski à la cathédrale de Tarnów. Le bas-relief représentant une bataille est d'un artiste de valeur, mais on ne saurait l'attribuer à Padovano; quant à la scène du camp, d'un travail grossier et négligé, c'est sans doute l'ouvrage d'un médiocre artiste local).

Le rapporteur établit que c'est bien à Padovano qu'on doit ces cinq sculptures de la chapelle des Sigismond; cette opinion est basée sur une analyse minutieuse des details caractéristiques de ces sculptures, qu'il faut comparer avec les détails analogues dans les ouvrages de la première période d'activité de l'artiste italien, à peu près de 1520 à 1530. Ces ouvrages sont: 1) Le portail de l'église Se Agnès à Padoue, un des tout premiers ouvrages du maître, paraît-il. 2) Le haut-relief de la chapelle del Santo, „miracolo del gotto“, commandé en 1520 et achevé, après une interruption de trois années (1525—1528) par le Milanais Giacomo Stella. La commande de ce grand ouvrage et la somme dont on rétribua l'auteur, somme aussi élevée que celle dont on rémunérait les artistes alors fameux, Antonio et Tullio Lombardo, pour des des sculptures du même cycle, prouvent que, vers 1520, Padovano

était parvenu à une notoriété flatteuse, sinon à la gloire. et que ses compatriotes en faisaient le plus grand cas. C'est le seul fait qui permette de fixer plus ou moins la date de la naissance de l'artiste; il semble être né en 1495, au plus tard. Il aurait été par conséquent de 6 ans plus jeune que le Titien, de 15 ans, qu'Antoine Minello, fils de Jean, son rival dans le cycle des bas-reliefs de la chapelle de Padoue. Des documents de l'année 1500 font mention d'Antoine; celui-ci était donc né aux environs de 1480. A Padovano appartient, pense le rapporteur, la partie gauche du „miracolo del gotto", partie qui présente des analogies considérables avec les compositions du Titien et de son école, à la Scuola del Santo à Padoue. De là, il est permis de supposer que le Titien fournit des esquisses à Padovano et à Antoine Minello pour les deux bas-reliefs placés vis-à-vis l'un de l'autre. 3) La décapitation de S. Jean, petit bas-relief de bronze à la sacristie, à droite de la cathédrale de Padoue. De l'avis du rapporteur, le „Sacrifice d'Isaac", bas-relief attribué à Padovano, n'a jamais existé; on l'a confondu avec cette „Décapitation de S. Jean". Toutefois cette erreur s'explique aisément, puisque, même de nos jours, le sacristain qui sert de guide aux visiteurs de la cathédrale donne à ce bas-relief, assez haut placé d'ailleurs et de petites dimensions, la dénomination de „Sacrifice d'Isaac". 4) „Le Christ à la fontaine", petite terre-cuite du Museo civico à Padoue, où elle est classée dans la „scuola padovana del secolo XVI". 5) S. Jean-Baptiste, statuette en marbre qui, réduite en morceaux, a été reconstituée naguère et replacée sur l'autel. Malgré cet état déplorable, on en admire la poétique expression et la finesse d'exécution. 6) et 7) S. Roch et S. Sébastien, petites statues qui décorent l'autel de l'église San Rocco à Venise. 8) et 9) Deux saints chevaliers, en marbre, trois quarts de grandeur naturelle, à l'église peu connue de San Spirito à Venise. C'est grâce à ces chevaliers que l'on est complètement autorisé à attribuer à Padovano le S. Paul de la chapelle des Sigismond. 10) Saint Antoine adorant le Christ, haut-relief de marbre, à la chapelle del Santo, au-dessus d'un autre grand bas-relief. Celui-ci, représentant „la réhabilitation miraculeuse d'une épouse accusée d'infidélité" est de Zuan de Padoue, surnommé il Dentone, que jusqu'aujourd'hui on confond souvent avec il Padovano.

C'est pour la première fois que les ouvrages 4 et 10 sont restitués à l'oeuvre de Padovano.

Le rapporteur, par quelques exemples bien choisis, montre le lien qui rattache l'art de Padovano à celui de Donatello et des deux Lombards, Antonio et Tullio, enfin à celui de Jacques Sansovino. Ce dernier, à partir du retour de Padovano à Venise, en 1527, exerce une influence décisive sur notre maître polono-italien. M. Antoniewicz appelle l'attention de la Commission sur le monument de l'évêque Tomicki à la cathédrale de Cracovie, faisant ressortir la parenté des motifs ornementaux de ce monument avec ceux du portail précité de l'église S. Agnès à Padoue; des figures sculptées de ce même ouvrage avec celles de Jacques Sansovino et de Thomas Lombardo, du personnage à genoux avec le bas-relief de Padovano et le „S. Antoine adorant le Christ" de la chapelle del Santo, enfin de l'image même du prélat couché, un des plus précieux chefs-d'oeuvre dont l'art italien de cette époque ait enrichi la Pologne, avec la statue de l'évêque Lorenzo Gabriello, au magnifique tombeau Bregna de 1512, autrefois à Venise, actuellement à Vienne, au Musée autrichien des arts et de l'industrie. Sans aucun doute Padovano, lors de son séjour à Venise, avait vu cette admirable figure.

Dans la discussion qui suit la lecture de ce mémoire, prennent la parole MM. Stanislas Cercha et Félix Kopera. Ce dernier soutient que Padovano put tout au plus mettre la dernière main au sarcophage de Sigismond-le-Vieux; du reste la participation de Padovano à l'exécution des sculptures de la chapelle des Sigismond est tout à fait problématique. D'après les comptes de Boner que nous possédons, Padovano n'arriva en Pologne qu'en 1530. Comment concilier ce fait avec l'assertion ou plutôt l'hypothèse de M. Antoniewicz qui fait exécuter les sculptures de la chapelle par Padovano entre 1520 et 1530.

Le rapporteur soutient ses conclusions, appuyées sur des études comparatives très minutieuses, faites à Padoue, patrie de l'artiste, et tenant compte non seulement des caractères de son oeuvre, mais encore des sources archivales de cette ville. Il est vrai que dans les comptes concernant la construction de la chapelle des Sigismond, il n'est pas expressément fait mention de Padovano; l'entrepreneur et en même temps directeur des travaux était en effet Barthélémy Berecci, et c'est lui qui touchait les fonds destinés à payer les artistes et les ouvriers qu'il choisissait à son gré. C'était le procédé alors habituellement en usage en Italie, et sans doute aussi en Po-

logne, et fort souvent la critique du style seule permet de découvrir les véritables auteurs de tel ou tel détail.

Toutefois nos comptes de Boner font précisément une heureuse exception pour les années décisives de 1525 et 1526. Ils donnent la liste des artistes qui travaillaient alors à la chapelle, et nous y trouvons trois Jean. L'un d'eux est certainement Cini, auteur des sculptures ornementales. Un des deux autres est très vraisemblablement Mosca. L'absence du nom de famille n'infirme pas cette affirmation. On ne le cite ni pour Berecci, ni pour Cini. Les sources italiennes ne nous disent pas si Padovano, avant 1520, faisait usage des prénoms Giovanni Maria, ou seulement de celui de Giovanni. Plus tard les comptes de la chapelle del Santo l'appellent simplement „maëstro Zuan Maria", mais le rapporteur a pu constater en toute certitude que dans les „pastita" de notre Padovano, une ou deux inscriptions portées au compte de „maëstro Zuan", concernent Padovano même, quoique il y eût alors un autre Jean de Padoue, cet „il Dentone" dont il a été question, qui travaillait à la chapelle. Il est aussi fort possible qu'à Cracovie un des trois Jean des comptes de Bauer ait été précisément Jean-Marie. A l'appui de cette conclusion on peut faire valoir la haute rémunération accordée à ce Jean, rémunération presque égale à celle de Jean Cini, un des premiers artistes décorateurs que l'Italie ait produits entre 1480 et 1500, et qui d'ailleurs depuis de longues années était au service des Jagellons. Le chef des travaux, Berecci lui-même ne touchait guère plus que Cini, et, partant, que notre hypothétique Padovano. Mais les comptes de Padoue nous fournissent encore un renseignement beaucoup plus précieux. Le compte de Padovano pour les bas-reliefs de la chapelle del Santo court du commencement de 1522 à la fin de juin 1524 (époque où étaient arrêtés les comptes annuels). A partir de cette date et pendant deux ans et demi, les livres de comptes restent muets sur notre artiste qui y reparaît tout à coup à la fin janvier 1527, avec le même „doit" et „avoir" par lequel se soldait son compte de 1524. Puis, sur les feuilles suivantes, figurent les sommes à lui versées jusqu'en 1529, sans interruption. Qu'était-il devenu dans cet intervalle? S'il était resté dans le voisinage, à Venise par exemple, ne fut-ce que pour sauver les apparences et entretenir d'utiles relations, il n'aurait pas subitement rompu un engagement qui lui faisait honneur, et aurait certainement donné signe de vie pendant cette longue période. Sans doute il y eut à cela quelque

obstacle insurmontable. Et puisque il n'y a point trace de son séjour, ni dans une ville des environs, ni dans une localité italienne plus éloignée, puisque nous ne connaissons en général en Italie aucun ouvrage de lui qui puisse être assigné à cette époque critique, rien n'empêche de penser qu'en 1525 et 1526 Padovano n'était plus dans son pays, rien n'empêche de le reconnaître en ce Jean qui, à côté de Cini, travaillait à Cracovie à l'ornementation de la chapelle des Sigismond. Peu après la disparition de Padovano des comptes de Padoue, dans l'hiver de 1525, on fait venir — d'après les comptes cracoviens de Boner — du marbre de Hongrie pour douze statues et l'image du roi sur le sarcophage de Sigismond-le-Vieux; plus tard on paye les crampons destinés à fixer ces statues. Quatre au moins de celles-ci accusent clairement le faire de Padovano entre 1520 et 1525. Il n'est donc pas téméraire de supposer que Padovano, dans la seconde moitié de 1524, quitta Padoue pour venir en Pologne, et qu'au cours de l'année 1525 il y exécuta ces statues en marbre de Hongrie; il retourna ensuite à Padoue pour y régler son compte et achever le travail qu'il avait interrompu: „le miracolo del gotto".

Une autre circonstance autorise à prétendre que Padovano fit deux séjours en Pologne, et non un seul à partir de 1530, comme on l'a pensé jusqu'ici. Parmi les figures sculptées qu'on admire à la chapelle des Sigismond, c'est le S. Paul qui a donné au rapporteur le plus de difficulté à être identifié. A côté des caractères de l'art de Padoue et de Padovano, la richesse des motifs et des formes, les plis lourds des vêtements, la disposition de la chevelure, les détails des mains révèlent une sorte de spiritualisme, un essor vers la grandeur monumentale, un écho frappant des splendeurs romaines et de la magnificence de Michel-Ange. Eh bien, ne serait-ce pas un effet de l'influence de Jacques Sansovino qui, à partir de 1527, oua un rôle capital dans le développement ultérieur de la chapelle ;de Padoue. C'est à cette époque que Padovano vit de près Sansovino et entra même en relations avec lui; c'est Sansovino qui, en 1529, se chargea d'estimer la valeur du travail et des matériaux fournis jusqu'alors par Padovano pour le bas-relief du „miracolo del gotto", et de fixer la somme à payer à Stella pour l'achèvement de cet ouvrage. La statue de S. Paul, se distinguant parmi les treize sculptures attribuées à Padovano par les formes les plus parfaites, est sans doute celle qu'il exécuta en dernier lieu. Il dut la

ciseler après 1527, lors de son second séjour en Pologne, en 1529 tout au plus tôt, alors que par son contact avec Sansovino, il avait subi l'influence de l'école romaine, ou plutôt de l'universel canon de l'art.

Les documents que nous ont jusqu'ici livrés les archives ne s'opposent aucunement à cette thèse basée sur une analyse logique de la forme: ils la confirment au contraire, ou restent muets. D'ailleurs le rapporteur considère cette question comme une de celles où il ne faut point chercher à contrôler l'oeuvre d'art par les sources historiques, mais bien celles-ci par l'oeuvre d'art.

Quant aux statues de S. Wacław et de S. Floryan, que M. Cercha veut attribuer à Padovano, ce sont des ouvrages très faibles qu'on ne saurait rapprocher de ceux de cet artiste; il est même fort douteux qu'on puisse les compter parmi les oeuvres de l'art italien. Au Congrès archéologique de Rome, en 1912, au cours de la discussion qui suivit la conférence de M. Antoniewicz sur ce sujet, M. Moschetti, professeur d'Histoire de l'Art à l'université de Padoue, ayant examiné les photographies de ces deux figures, déclara qu'elles étaient des productions de troisième ordre de l'art allemand. Le rapporteur y verrait plutôt le travail d'un médiocre ouvrier italien qui, à Cracovie, se serait maladroitement inspiré de l'art allemand.

---

8. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 26 lutego 1913 r.** *(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 février 1913).*

Le Président rend hommage à la mémoire de M. l'abbé Antoine Brykczyński, actif collaborateur de la Commission, décédé au mois de janvier.

M. Sigismond Hendel donne lecture d'un important mémoire sur „Le Château de Lesko", et communique quantité de vues photographiques, de relevés architectoniques de ce monument.

Le château de Lesko, situé sur la grande route commerciale entre la Hongrie et la Pologne, fut construit, vers 1507, par Pierre Kmita, familier du roi Sigismond I, et dernier représentant de cette illustre maison. Malgré que la Renaissance exerçât déjà son influence, l'édifice est encore tout médiéval.

Le château et ses murs d'enceinte forment un vaste trapèze ir-

régulier, allongé de l'est à l'ouest. A l'angle oriental se trouvait la porte d'entrée, pratiquée dans une tour à laquelle donnait accès un pont-levis jeté sur un fossé profond. Le château lui-même s'élève à l'angle nord-ouest du trapèze: il est entouré d'un rempart flanqué de trois tours. Il se divise en deux parties. L'une, ayant la forme d'un quadrilatère, est assise sur le point culminant, et constitue pour ainsi dire le donjon: les murs ont une épaisseur peu commune; une grande salle à voûte en berceau, soutenue par un énorme pilier carré et percée de quatre meurtrières, jouait sans doute le rôle de cave. Au-dessus de cette cave se trouve une pièce où un pilier octogone, à entailles gothiques, soutient quatre voûtes croisées. Cette salle s'élargit en huit niches profondes; elle communique avec la cave par un escalier pratiqué dans l'épaisseur des murs. Au second étage se trouvait probablement une autre salle avec une échauguette.

La seconde partie du château, quadrangulaire, plus vaste que la première, était destinée aux appartements. A droite de l'entrée, on voyait la cage de l'escalier conduisant aux étages supérieurs: il n'en reste que le noyau central. Les salles à voûtes en berceau, à petites fenêtres, sont situées à des niveaux divers, selon la conformation du sol rocheux de la butte.

Entre les deux parties du château, un escalier tournant relie toutes les pièces des deux édifices.

Après 1656, le château fut restauré et couronné d'une attique avec niches et tourelles d'angles. Des incendies, en 1704 et 1783, mirent en ruines la seigneuriale demeure; sous la direction de Vincent Pol on en fait la reconstruction de 1837 à 1839; on supprime alors l'étage supérieur, et la façade est transformée dans le goût pseudo-classique.

M. le comte Georges Mycielski est élu vice-président pour l'année 1913; M. Stanislas Turczyński est nommé collaborateur de la Commission.

---

9. MARCELI HANDELSMAN. **Rezydenci Napoleońscy w Warszawie.** ***(Les Résidents de Napoléon à Varsovie).***

Dans la politique de Napoléon la diplomatie joua un rôle équivalent à celui des actions militaires et le service diplomatique comme l'armée elle-même, soutint partout l'influence française. Le but de

la diplomatie française à partir de l'année 1807 fut d'entretenir en Europe le système du blocus continental. Vers ce but tendirent tous les efforts de cette diplomatie qui embrassa toute la vie des États confédérés, exigeant beaucoup des alliés de la France et les surveillant. Les diplomates provenaient de toutes les classes de la société française et de toutes les nations qui se trouvaient soumises au sceptre de Napoléon. Il y avait parmi eux deux types différents: ceux qui obéissaient avenglement à la volonté de Napoléon, et ceux qui tâchaient de conserver une certaine indépendance. Les premiers en face du danger surent le plus souvent agir avec énergie et promptitude, ce qu'ils avaient appris sous l'influence de la discipline sévère de la diplomatie napoléonienne. Les autres, les indépendants, au moment du danger abandonnèrent l'empereur pour le trahir ou pour suivre leur propre politique.

Chapitre I. Le premier représentant de Napoléon à Varsovie, Étienne Vincent (1781—1809), jeune auditeur au Conseil d'État, commença sa carrière à Posen comme intendant du département. Envoyé à Varsovie plus tard en qualité de commissaire accrédité auprès du gouvernement de Varsovie, Vincent ne fut jamais qu'un simple intendant. Il aurait voulu considérer le Duché de Varsovie comme un pays conquis, et n'en respecta guère les autorités. Mais son énergie lui procura l'estime de Napoléon qui, à cause du mécontentement du gouvernement de Varsovie et de Dresde, le rappela de Varsovie et le nomma préfet du départ. du Pô.

Chapitre II. Après un court intervalle rempli par le service provisoire de Bourgoing, ministre à la cour de Dresde, arrive à Varsovie un nouveau résident, Jean-Charles Serra (1760—1813). jDescendant d'une famille aristocratique de Gênes, poète et banquier, ensuite membre du Petit Conseil, prisonnier d'état en 1794, exilé usqu 'en 1796, Jean-Charles Serra accompagne Napoléon pendant la campagne d'Italie. Il devient presque dictateur de Gênes en 1797; puis obligé de quitter sa patrie, il arrive en 1798 à Paris. Il y devient ambassadeur de Ligurie. Plus tard il remplit les mêmes fonctions à Madrid. Après la réunion de Gênes à la France, Serra vit à Paris et y écrit deux brochures à la louange de Napoléon. Par l'entremise de Talleyrand, il est nommé résident à Varsovie où il lutte sans relâche contre les autorités du Duché. Appuyé par le maréchal Davoût, il combat surtout les ministres Łubieński et Breza. La question de la réduction de la monnaie, les ques-

tions de ravitaillement, l'exécution de la Convention de Bayonne — tels sont les sujets des malentendus. Lié avec les jacobins polonais, ambitionnant d'exercer le contrôle supérieur du gouvernement du Duché, Serra agit de telle manière que le roi lui-même fait des démarches à Paris pour le faire révoquer.

La guerre de 1809 amène la rupture décisive avec le Conseil d'Etat. Serra se retire à Berlin; puis, conformément à l'ordre qu'il a reçu de son gouvernement, il revient à Varsovie et cherche un appui dans l'armée pour s'opposer au gouvernement dont les membres s'arrêtent à la frontière à Tykocin. Pendant l'année 1810, les difficultés et les malentendus se dissipent. Serra s'attache à la Pologne et se consacre presque entièrement à l'exécution d'une convention pour la désignation des biens donnés par l'Empereur en Galicie. Après le changement survenu dans la politique européenne, dès le mois d'août 1810, Serra ne peut plus satisfaire son gouvernement. A cause de son manque d'énergie dans le service d'observation, il est envoyé à Stuttgart. Son activité lui fait gagner l'appui de la cour de Saxe et le retour à Dresde. En 1812, le rôle de Serra est insignifiant; il reste au-dessous de la situation en 1813. Il n'aperçoit pas le changement qui par degrés se produit dans la politique de la Saxe et il ne prévoit pas l'avénèment du système autrichien. Ce manque de prévoyance et de prudence cause le mécontentement de Napoléon; il n'amène pas cependant la démission de Serra. Il reste à son poste après le retour du roi à Dresde et y réside jusqu'à sa mort. Il succombe à la fièvre typhoïde à Dresde où il avait contribué au maintien de l'ordre pendant le siège.

Chapitre III. A Serra succéda Edouard Bignon (1771 – 1841). Secrétaire d'ambassade à Bâle, puis à Milan, il conduit le gouvernement cisalpin en exil. Après le 18 brumaire, il devient premier secrétaire à Berlin, puis ministre à Cassel, initiateur de la Confédération du Rhin, administrateur à Berlin pendant la guerre de 1806/7 et à Vienne en 1809, enfin ministre à Carlsruhe. Bignon partout donne des preuves de prudence et de prévoyance, ainsi que d'un dévouement et d'une énergie infatigable dans l'accomplissement des ordres de l'empereur. A Varsovie, à son modeste poste d'observateur, il organise un vaste bureau de renseignements sur la Russie et il informe son gouvernement d'une manière ample et exacte. Pendant les préparatifs de la guerre contre la Russie, Bignon joue exclusivement le rôle d'un instrument obéissant dans les mains de Napoléon.

Chapitre IV. A Varsovie grandissent les sentiments belliqueux. Tous les jours on en attend l'explosion. Napoléon y envoie comme ambassadeur avec des instructions spéciales l'archevêque de Malines, de Pradt. Ayant de grandes ambitions, surtout littéraires, Pradt craint les explosions de l'enthousiasme; il impose ses proclamations et ses manifestes et il entrave la diète. Cependant après une réprimande de l'empereur, il devient peu à peu un instrument docile dans les mains des ministres de Varsovie. En désaccord avec le gouverneur Dutaillis, éloigné du Conseil de la Confédération, toujours plus mal disposé pour son propre gouvernement, de Pradt se rapproche du commissaire d'Autriche, Baum, lui révèle l'état véritable des forces françaises, donne les plus secrets renseignements, avertit du danger le prince Schwartzenberg, et, avant de quitter Varsovie, en disgrâce, il insinue aux ministres de Pologne la nécessité d'une entente avec la Russie.

Chapitre V. Bignon, envoyé pendant la guerre en qualité de commissaire auprès du gouvernement de Lithuanie, fut un collaborateur précieux de Bassano. Lié d'une amitié sincère avec les Lithuaniens, il revient avec les réfugiés à Varsovie. Nommé ministre à la place de Pradt, il déploie une énergie intense pour lutter contre les intrigues russes et la trahison autrichienne. A Varsovie, Bignon se lie intimement avec le prince Poniatowski; il l'assiste jusqu'au dernier moment et lui facilite la tâche de faire sortir du Duché le corps d'armée polonais. Ami fidèle des Polonais, partisan de l'indépendance de la Pologne, à partir du mois de juin 1813 Bignon ne cesse de faire des démarches pour subvenir aux besoins de l'armée polono-lithuanienne. Enfermé à Dresde, après la capitulation violée, prisonnier des Autrichiens, relâché ensuite grâce au prince Schwartzenberg, Bignon revient en France en décembre 1813. Dès lors il reste toujours le défenseur de la cause polonaise dans sa patrie.

---

10. DR. ANTONI PERETIATKOWICZ: **Filozofia prawa Jana Jakóba Rousseau'a.** *(Philosophie du droit de Jean Jacques Rousseau).*

L'auteur entreprend d'examiner les idées essentielles qui forment la base et le contenu principal de la philosophie du droit de Rousseau. Il fait l'analyse de l'idée de la nature, du droit naturel,

du contrat social, de la volonté générale et de la souveraineté du peuple et montre le rôle que ces concepts jouent dans tout le système. Enfin il présente une esquisse de la philosophie pénale de Rousseau.

La philosophie du droit de Rousseau se relie intimement à l'ensemble de ses idées. Les conceptions de Rousseau, malgré le manque de système dans la forme et malgré les extrêmes sporadiques, possèdent le caractère d'un système normatif homogène. Elles renferment des lignes conductrices permanentes, des normes essentielles déterminées, progressivement développées et approfondies.

On croit traditionnellement que la philosophie de Rousseau consiste dans une opposition entre la „nature" et la „civilisation", que cette opposition constitue la base de son système. Or, cette thèse n'est point soutenable. Elle est la source d'une série de contradictions inévitables et ne correspond pas au contenu essentiel des idées de Rousseau. La ligne directrice essentielle (permanente et conséquente) de la philosophie de Rousseau consiste dans une conception morale déterminée, qui se relie elle-même à la philosophie stoïcienne et à l'idéologie des républiques de l'antiquité. On pourrait l'appeler l'eudémonisme idéaliste. La base de cette conception c'est la vertu qui produit le bonheur; les principes conducteurs suprêmes ce sont la liberté et l'égalité, considérées comme des valeurs sociales absolues, ainsi que la simplicité, la vérité, le courage, le patriotisme, la religion sociale.

Entre les deux premiers discours et le „Contrat social" il n'y a pas de différence essentielle dans le point de vue concernant la valeur de la vie sociale. Il n'existe là qu'une évolution intérieure. Le premier discours évalue, le second explique l'état négatif, mais aucun n'offre les remèdes nécessaires. Les discours suivants (Emile, Contrat social) possèdent déjà un caractère normatif, ils indiquent ce qui doit être. Cependant le point de vue moral reste le même dans tous ces ouvrages.

L'idée de la nature, par rapport à cette conception socio-morale essentielle, est une idée auxiliaire, transitoire, ayant un caractère tantôt réel (provenant des faits), tantôt normatif.

C'est une idée auxiliaire, car elle dépend par son contenu des idéals moraux. Dans le premier discours (Sur les sciences et les arts), où l'on trouve déjà l'expression de sa conception fondamentale, Rousseau ne parle point encore de la „nature de l'homme",

ni de „l'état naturel“ dans un sens favorable. Par conséquent, ce n'est pas une idée primitive (en regard de l'ensemble de son système), mais dérivée (secondaire). C'est une forme qui synthétise les traits distinctifs humains, reconnus comme positifs au point de vue des valeurs suprêmes socio-morales. Le lien logique qui relie l'idéologie morale avec l'idée de la „nature“ est la supposition que l'homme est naturellement bon.

C'est une idée réelle, provenant des faits, quand elle se rapporte dans le second discours (Sur l'inégalité des hommes) à l'homme naturel dans l'état de nature et détermine les traits distinctifs qui autrefois existaient dans le fait (ou hypothétiquement dans le fait).

C'est une idée normative, qui fait passer les traits distinctifs, mentionnés ci-dessus, d'une sphère historique réelle dans la sphère des devoirs de l'homme contemporain, en transformant le fait en un principe régulateur, qui indique la norme de la conduite (Emile, Contrat social).

C'est une idée transitoire, car elle sert d'instrument rationnel dans les considérations de Rousseau aussi longtemps et autant qu'elle atteint son but essentiel, moral et social. Dans les „Considérations sur le gouvernement de Pologne“ ainsi que dans le „Projet de constitution pour la Corse“ elle ne joue plus aucun rôle.

Les bases de la morale de Rousseau (le bonheur et la vertu), de même que les postulats suprêmes moraux et sociaux (la liberté et l'égalité), sont devenues les bases du droit naturel. Cela s'est manifesté sous forme d'admission de „l'utilité et justice“, comme fondements du droit naturel, et de la „liberté et égalité“, comme postulats suprêmes moraux et juridiques. La dépendance du „droit naturel“ de l'idée de la „nature“ se manifeste en ce qu'il possède aussi un double caractère: réel et normatif. Réel — lorsqu'il se rapporte aux règles existant de fait dans l'état naturel des hommes (Discours sur l'inégalité des hommes). Normatif — lorsqu'il détermine les normes du droit vrai, correspondant à l'idée du droit (Contrat social).

L'essence du droit naturel (normatif), qui correspond aux postulats mentionnés ci-dessus (la liberté et l'égalité), se base sur le „contrat social“ qui est le criterium unique et exclusif de la véritable légalité des actions.

L'auteur examine le Contrat social de Rousseau dans son rapport avec les théories des juristes des moyen âge et il le compare

avec les doctrines de Grotius, Locke et Hobbes. Il prouve par de nombreux arguments et citations, que le „Contrat social“ exprime une idée philosophique régulatrice. Le contrat social n'est pas, selon Rousseau, un fait historique (Grotius, Locke), ni un substratum philosophique d'un fait empirique (Hobbes). Il n'est qu'une expression de l'idée du droit et sert de criterium suprême de la contrainte politique, légale. C'est pourquoi le contenu de ce contrat est exactement déterminé. L'élément du „pactum subjectionis“ est supprimé, puisque le contrat constituant ne confère le pouvoir à personne et que la société demeure entièrement le souverain suprême.

La réalisation de la liberté dans la construction de Rousseau n'est qu'apparente. Elle est la conséquence de la confusion de deux points de vue: qualitatif et quantitatif. La liberté, dont l'homme se prive au profit de la société, diffère qualitativement de la liberté reconquise sous forme de participation au pouvoir souverain.

La négation des limites du pouvoir souverain est une conséquence logique du renoncement complet aux droits individuels et se lie avec la conception de l'intérêt général, comme élément déterminé et immuable. Cependant on ne peut pas la concilier avec le point de vue libéral, et la théorie de Rousseau peut être plutôt déterminée comme solidarisme démocratique.

L'auteur présente l'évolution de l'idée du „contrat social“ après Rousseau, particulièrement son influence sur Kant et sur la théorie du solidarisme en France (l'idée de quasi-contrat). Il entreprend de prouver que l'idée du „contrat social“, au sens philosophique, n'est point surannée et ne contrarie pas la science contemporaine. Elle a une valeur méthodologique permanente. La tendance vers une explication rationnelle de l'organisation politique et de la contrainte légale est une propriété constante de l'esprit humain. L'idée du „contrat social“ satisfait cette tendance dans une large mesure, puisque elle confère au fait de la contrainte la sanction d'un acte raisonnable, conforme à l'intérêt même des individus contraints (qui y consentiraient, s'ils étaient raisonnables).

L'analyse du contrat social en ses principes constituants nous montre que c'est un symbole, une image, qui recèle l'idée d'un intérêt social raisonnable. C'est une ligne directrice générale, qui peut avoir divers contenus concrets. C'est une forme qui renferme des matières différentes, selon les conditions sociales, selon les conceptions et les sentiments des penseurs.

L'auteur examine ensuite le concept de la volonté générale dans la théorie de Rousseau. Il montre que l'essence de la „volonté générale“ exprime une idée philosophique régulatrice, qui se rapporte à l'utilité sociale. C'est l'intérêt général dans un sens, non seulement utilitaire, mais aussi idéaliste.

Pour réaliser la volonté générale (dans le sens d'une idée philosophique) deux conditions sont indispensables: la généralité du sujet et celle de l'objet législatif. Chaque loi doit être votée par tous, concerner tout le monde.

La souveraineté du peuple (synonyme du pouvoir législatif) est l'organe de la volonté générale et le moyen de sa réalisation. Elle fonctionne légalement à condition que l'objet législatif soit général. La volonté de la majorité est universellement obligatoire, puisque elle exprime la volonté générale, qui est également la volonté vraie (essentielle, non empirique) de la minorité.

L'erreur de Rousseau consiste dans deux prémisses fondamentales, auxquelles il croyait absolument: 1) que l'intérêt général se présente comme quelque chose d'objectif et d'évident pour tous, 2) que la généralité formelle du contenu des lois est une garantie suffisante de sa conformité à l'intérêt de tous. Toutes les deux prémisses sont insoutenables. L'illusion de Rousseau peut être expliquée par les conditions sociales du XVIII-e siècle, par le manque d'expérience politique (dans un sens démocratique), aussi par la circonstance que sa doctrine visait des petits états.

L'idée de la souveraineté du peuple se base aussi sur un autre fondement, notamment sur le postulat de la liberté inaliénable, ainsi que sur l'égalité générale. L'homme ne peut consentir qu'à une organisation et à un pouvoir, où il prend part lui-même et où il ne subit aucune volonté étrangère. Mais cette façon de voir exigerait l'unanimité pour toutes les lois. Ce n'est qu'après avoir introduit l'idée de la „volonté générale“, comme principe régulateur, que la volonté de la majorité prend corps, puisque elle exprime cette idée générale.

Mais la souveraineté du peuple possède dans le système de Rousseau aussi une valeur indépendante. C'est la forme unique du gouvernement légal. Ainsi Rousseau se base dans sa construction en même temps sur deux principes: empirique (souveraineté du peuple) et supraempirique (volonté générale). De là vient un dualisme intrinsèque de tout son système politique.

Dans sa philosophie pénale Rousseau se place au point de vue de la préservation (non rétribution), qui constitue une conséquence naturelle de son point de départ individuel.

En général, la construction de Rousseau, grâce à une conception originale, grâce à la réunion des éléments empiriques avec les éléments supraempiriques, a une grande importance historique. Le côté empirique de cette théorie (la souveraineté du peuple) a exercé une énorme influence sur la vie politique (surtout pendant la Révolution française). Son côté philosophique a réagi sur la philosophie du droit ultérieure, particulièrement sur celle de Kant.

11.

BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

Benni Tytus. »Formuły analityczne dźwięków polskich«. *(Les formules analitiques des sons dans la langue Polonaise)*, 8-o, p. 24.

Demiańczuk Ioannes. »Supplementum comicum. Comoediae Graecae fragmenta post editiones Kockianam et Kaibelianam reperta vel indicata collegit, disposuit, adnotationibus et indice verborum instruxit...«, 8-o, p. 158.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe de philologie)*, ser. III, vol. VI, 8-o, p. 361.

Śmieszek Antoni. »Przyczynki do objaśnienia napisów staroperskich«. *(Contributions à l'interprétation des monuments épigraphiques persans)*, 8-o, p. 21.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

»Archiwum Komisyi historycznej«. *(Collectanea ex Archivo Collegii historici)*, 8-o, vol. XI, 5 tabulae, p. 526.

Balzer Oswald. »Unia Horodelska«. *(L'union conclue à Horodlo (1413) entre la Pologne et la Lithuanie)*, 8-o, p. 32.

Dąbkowski Przemysław. »Prawo łaziebne. Studyum z historyi prawa polskiego«. *(Les règles du droit polonais concernant le service des bains publics au moyen-âge)*, 8-o, p. 64.

Łukasiewicz Jan. »Die logischen Grundlagen der Wahrscheinlichkeitsrechnung«, 8-o, p. 77.

»Monumenta Poloniae Vaticana«. Tomus I, Cracoviae 1913, in 8-o maiori, 2 tabulae, pp. LVII et 503; tomus II, Cracoviae 1913, in 8-o maiori, 3 tabulae, pp. XXVIII et 587.

Continet: Tomus I: Acta Camerae Apostolicae, vol. I, 1207—1344; tomus II: Acta Camerae Apostolicae, vol. II, 1344—1374, edidit Dr. Joannes Ptaśnik.

Skibiński Mieczysław. »Europa a Polska w dobie wojny o sukcesyę austryacką w latach 1740—1745«. *(L'Europe et la Pologne aux temps de la guerre de succession d'Autriche 1740—1745)*, 8-o vol. I, p. XIV et 844; vol. II, 8-o, p. XX et 719.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego

Kraków. 1913 — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

22 Lipca 1913.


D
V